

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

CATILINA

CREBILLON, PROSPER JOLYOT DE

Tragédie — 1749

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CATILINA	65 rép.	SUNNON	5 rép.
TULLIE	25 rép.	LENTULUS	4 rép.
CICÉRON	17 rép.	LÉTHÉGUS	4 rép.
PROBUS	12 rép.	GONTRAN	1 rép.
CATON	11 rép.	CRASSUS	1 rép.
FULVIE	6 rép.	LUCIUS	1 rép.

Personnages muets & suite : SÉNATEURS, LICTEURS

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	24
ACTE III	37
ACTE IV	50
ACTE V	67

ACTE I

SCÈNE I

Catilina, Lentulus.

CATILINA

Cesse de t’effrayer du sort qui me menace :
Plus j’y vois de périls, plus je me sens d’audace ;
Et l’approche du coup qui vous fait tous trembler,
Loin de la ralentir, sert à la redoubler.
Crois-moi, sois sans détour pour un ami qui t’aime. 5
Dans le fond de ton coeur je lis mieux que toi-même,
Lentulus ; et le mien ne peut voir sans pitié
Ce qu’un ambitieux coûte à ton amitié.
Ce tyran des romains, l’amour de la patrie,
Te trompe, et se déguise en frayer pour ma vie. 10
Est-ce à moi d’abuser du penchant malheureux
Qui te fait une loi de tout ce que je veux ?
Issu des Scipions, tu crains qu’à ta mémoire
On ne refuse un jour place dans leur histoire ;
Et le rang de préteur, qui te lie au sénat, 15
Trouble en un conjuré le coeur du magistrat.
Tu crains pour Rome enfin ; voilà ce qui t’arrête,
Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l’honneur d’un retour de vertu. 20

LENTULUS

Catilina, laissons un discours qui m'offense ;
Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence.
À force de vouloir approfondir un coeur,
Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur ;
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre : 25
Mais un chef de parti ne doit point s'y méprendre.
D'entre les conjurés distingue tes amis,
Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis.
De toutes les grandeurs qui feront ton partage
Je ne t'ai demandé que ce seul avantage ; 30
Laisse-m'en donc jouir : mon amitié pour toi
N'a que trop signalé sa constance et sa foi.
Dis-moi, si ta fierté jusque-là peut descendre,
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre.
Pourquoi faire égorger Nonius cette nuit ? 35
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit ?

CATILINA

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui, de mes volontés secret dépositaire,
Osera comme lui balancer un moment,
Et s'exposer aux traits de mon ressentiment. 40
Lentulus dans le fond doit assez me connaître
Pour croire que je n'ai sacrifié qu'un traître ;
Et que ces cruautés, qui lui font tant d'horreur,
Sont de ma politique, et non pas de mon coeur.
Ce qui semble forfait dans un homme ordinaire, 45
En un chef de parti prend un aspect contraire ;
Vertueux ou méchant au gré de son projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet :
Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,

Il sera toujours grand s'il est impénétrable, 50
 S'il est prompt à plier, ainsi qu'à tout oser,
 Et qu'aux yeux du public il sache en imposer.
 Il doit se conformer aux mœurs de ses complices,
 Porter jusqu'à l'excès les vertus et les vices, 55
 Laisser de son renom le soin à ses succès.
 Tel on déteste avant que l'on adore après.
 Je ne vois sous mes lois qu'un parti redoutable,
 À qui je dois me rendre encor plus formidable :
 S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,
 Je n'aurais pas de peine à l'être encor plus qu'eux. 60
 Hors Céthégus et toi, dignes de mon estime,
 Le reste est un amas élevé dans le crime,
 Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
 Et qui n'aiment qu'autant qu'on sait leur ressembler.
 Un chef autorisé d'une juste puissance 65
 Soumet tout d'un coup d'oeil à son obéissance ;
 Mais, dès qu'il est armé pour troubler un état,
 Il trouve un compagnon dans le moindre soldat ;
 Et l'art de le soumettre exige un art suprême,
 Plus difficile encor que la victoire même. 70

LENTULUS

Songe à les subjuguier sans te rendre odieux.
 Mais avant que le jour nous surprenne en ces lieux,
 Au temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle ;
 Son grand-prêtre Probus te sera-t-il fidèle ?
 Quoique rien en ces lieux ne borne son pouvoir, 75
 Je ne sais si Probus remplira notre espoir.
 Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet asile,
 Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile ;
 Mais au nouveau consul le grand-prêtre est lié
 Par l'intérêt, le sang, l'orgueil, ou l'amitié. 80

Lorsqu'à des conjurés ses pareils s'associent,
 C'est par des trahisons que tous se justifient.
 Aujourd'hui le sénat doit s'assembler ici ;
 Ce n'est pas cependant mon plus cruel souci :
 Je crains, je l'avouerai, les fureurs de Fulvie, 85
 Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
 Fille d'un ennemi dangereux et jaloux,
 De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
 Eh ! Comment, dans un coeur qu'un si grand soin entraîne,
 Peux-tu concilier tant d'amour et de haine ? 90
 L'amour, pour tes pareils, aurait-il des appas ?

CATILINA

Ah ! Si je le ressens, je n'y succombe pas.
 Qu'un grand coeur soit épris d'une amoureuse flamme,
 C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'âme ;
 Mais dès que par la gloire il peut être excité, 95
 Cette ardeur n'a sur lui qu'un pouvoir limité :
 C'est ainsi que le mien est épris de Tullie ;
 Ses grâces, sa beauté, sa fière modestie,
 Tout m'en plaît, Lentulus ; mais cette passion
 Est moins amour en moi qu'excès d'ambition. 100
 Malgré tous les objets dont son orgueil se pare,
 Tullie est-ce que Rome eut jamais de plus rare ;
 Je vois à son aspect tout un peuple enchanté,
 Et c'est de tant d'attraits le seul qui m'ait tenté.
 Sans la foule des cours qui s'empressent pour elle 105
 Tullie à mes regards n'eût point paru si belle ;
 Mais je n'ai pu souffrir que quelque audacieux
 Vint m'enlever un bien qu'on croit si précieux.
 Enfin je l'ai conquis ; et sans cette victoire
 Je croirais aujourd'hui que tout manque à ma gloire. 110
 Ce n'est pas que l'amour en soit le seul objet ;

Loin que de mes desseins il suspende l'effet,
 Cette flamme, où tu crois que tout mon coeur s'applique,
 Est un fruit de ma haine et de ma politique :
 Si je rends Cicéron favorable à mes feux, 115
 Rien ne peut désormais s'opposer à mes vœux ;
 Je tiendrai sous mes lois et la fille et le père,
 Et j'y verrai bientôt la république entière.
 Je sais que ce consul me hait au fond du coeur,
 Sans oser d'un refus insulter ma faveur ; 120
 Il craint en moi le peuple, et garde le silence.
 Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,
 J'ai cru devoir toujours poursuivre avec éclat
 Un hymen qui le perd dans l'esprit du sénat.
 Au temple de Tellus voilà ce qui m'appelle. 125
 Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidèle,
 M'y sert à ménager des traités captieux,
 Où sans rien terminer je les trompe tous deux.
 Mais, loin de confier nos desseins au grand-prêtre,
 De ses propres secrets je suis déjà le maître. 130
 J'ai flatté son orgueil par le pontificat ;
 J'ai parlé pour lui seul en public, au sénat,
 Tandis que pour César, aidé de Servilie,
 J'engageais Cicéron, trompé par Césonie.
 Enfin Probus sait trop que, s'il m'osait trahir, 135
 Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr ;
 Même ici par ses soins je dois revoir Tullie.
 Ne crains point cependant le courroux de Fulvie ;
 Son coeur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS

Elle a trop pénétré l'artifice du tien 140
 Pour ne se point venger de tant de perfidie :
 Elle est femme, jalouse, imprudente, hardie ;

Elle sait tout ; bientôt nous serons découverts,
Et je n’entrevois plus que de tristes revers.
Que faisons-nous dans Rome ? Et sur quelle espérance 145
Parmi tant d’ennemis avoir tant d’assurance ?
Contre César et toi les clameurs de Caton
Ne cessent d’irriter Antoine et Cicéron :
Ces deux consuls, tous deux amis de la patrie,
Brûlant de cet amour que tu nommes manie, 150
Peut-être trop instruits de nos desseins secrets
Préviendront d’un seul coup ta haine et tes projets.
Déjà de toutes parts je vois grossir l’orage :
Crassus devient suspect ; t’en faut-il davantage ?
Et tu n’ignores pas que depuis plus d’un jour 155
Les lettres de Pompée annoncent son retour ;
Que Pétréius, suivi de nombreuses cohortes,
Bientôt de Rome même occupera les portes.
César, dont le génie égale le grand coeur,
T’accuse d’imprudence et de trop de lenteur. 160

CATILINA

Oui, je sais que César désire ma retraite,
Pour briguer au sénat l’honneur de ma défaite,
Pour voir nos légions marcher sous ses drapeaux,
Et pour profiter seul du fruit de mes travaux ;
Mais, si le sort répond à l’espoir qui m’anime, 165
Je ferai de César ma première victime :
Il est trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n’en veux ici recevoir que de moi.
Qu’ai-je à craindre dans Rome, où le peuple m’adore,
Où je veux immoler ce sénat que j’abhorre ? 170
Le péril est égal ainsi que la fureur ;
Et j’ai de plus sur eux ma gloire et ma valeur.
L’exemple de Sylla n’a que trop fait connaître

Combien il est aisé de leur donner un maître ;
 Et ce Pompée enfin, si fameux aujourd'hui, 175
 Tremblera devant moi comme il fit devant lui.
 Manlius, avec nous toujours d'intelligence,
 Aussi prompt que toi-même à servir ma vengeance,
 Avec sa légion doit rejoindre Célius,
 Et Céson avec lui rejoindre Manlius. 180
 Sunnon, des fiers gaulois le ministre fidèle,
 Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,
 Habile à profiter de celle des romains,
 Doit de tout son pouvoir appuyer nos desseins.
 Cesse de m'opposer une crainte frivole ; 185
 Dès demain je serai maître du capitol :
 C'est du haut de ces lieux que, tenant Rome aux fers,
 Je veux avec les dieux partager l'univers.
 Rome, je n'ai que trop fléchi sous ta puissance ;
 Mais je te punirai de mon obéissance. 190
 Pardonne ce courroux à la noble fierté
 D'un coeur né pour l'empire, ou pour la liberté.

LENTULUS

Ah ! Je te reconnais à ce noble langage :
 Rome même est trop peu pour un si grand courage ;
 Remplis ton sort, fais voir à l'univers jaloux 195
 Qu'il ne devait avoir d'autres maîtres que nous.
 Adieu, Catilina. Probus vient : je te laisse.

CATILINA

Va ; dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse :
 L'un et l'autre en secret daignez voir Manlius,
 Et faites observer Fulvie et Curius. 200

SCENE II

Catilina, Probus.

PROBUS

Eh quoi ! Seigneur, c'est vous que votre vigilance
A conduit le premier aux autels que j'encense !
Saviez-vous que Tullie y dût porter ses pas ?

CATILINA

Je le sais, cependant je ne l'y cherche pas ;
Votre intérêt, Probus, est tout ce qui m'amène, 205
Et mon coeur à vous seul veut confier sa peine.
César, que Cicéron appuyait au sénat,
César est désormais sûr du pontificat ;
Il l'emporte sur vous, et son audace extrême
Veut soumettre à ses lois la religion même. 210
J'ai cru de Cicéron, qui vous est allié,
Que mon parti pour vous serait fortifié,
Ou qu'il choisirait mieux du moins votre adversaire ;
Mais ses trésors ont fait ce que je n'ai pu faire :
C'est ainsi qu'aujourd'hui se gouvernent les lois. 215
Ce sénat, le modèle et le tuteur des rois,
Qui fit à l'univers admirer sa justice,
Qui punissait de mort un soupçon d'avarice,
Qui puisait ses décrets dans le conseil des dieux,
Vend ce qu'à la vertu réservaient nos aïeux. 220
Je vois avec douleur que cet affront vous blesse.

PROBUS

Eh ! Ce n'est pas moi seul, Seigneur, qu'il intéresse ;
Il rejaillit sur vous encor plus que sur moi,

Vous qu'un vil orateur fait plier sous sa loi ;
 Vous qui jusqu'à ce jour, armé d'un front terrible, 225
 Des cours audacieux fûtes le moins flexible ;
 Qui d'un sénat tremblant à votre fier aspect
 Forciez d'un seul regard l'insolence au respect :
 À sa voix aujourd'hui plus soumis qu'un esclave,
 Enfin à votre tour vous souffrez qu'on vous brave ; 230
 Et vous abandonnez le soin de l'univers
 À des hommes sans nom qui mettent Rome aux fers.
 Eh ! Que m'importe à moi que le sénat m'outrage,
 Que la corruption mette à prix son suffrage ?
 L'univers ne perd rien à mon abaissement, 235
 Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement ;
 Les dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître :
 Vous seul... mais désormais méritez-vous de l'être
 Avec une valeur qui n'oserait agir,
 Et ce front outragé qui ne sait que rougir ? 240
 Quoi ! Pour vous engager à sauver la patrie
 Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie :
 « La mort nous a ravi Marius et Sylla ;
 Qu'ils revivent en toi, règne, Catilina ? »

CATILINA

Probus, ne tentez point une indigne victoire. 245
 Les crimes du sénat ne souillent point ma gloire ;
 Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
 De l'abus du pouvoir, et du mépris des lois ;
 J'admire en vous surtout cette âme bienfaisante
 Que l'approche des dieux rend si compatissante : 250
 Mais parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir
 Vous en oubliez un.

PROBUS

Quel est-il ?

CATILINA

Mon devoir.
À combien de désirs il faut que l'on s'arrache, 255
Si l'on veut conserver une vertu sans tache !
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment
Dès que le bien public s'oppose au châtement ;
Ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,
Et s'immoler pour eux c'est vivre pour soi-même. 260
Considérez ce temple orné de mes aïeux,
Que Rome a cru devoir placer parmi vos dieux ;
Le sang qu'ils prodiguaient pour cette auguste mère
N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révère ;
Et, tout muets qu'ils sont, ces marbres généreux 265
Ne m'en disent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
Rome ne me doit rien, et je lui dois la vie.

PROBUS

Ainsi vous souffrirez qu'elle soit asservie ;
Qu'un peuple qui vous a nommé son protecteur
Soit réduit à chercher un autre défenseur. 270
En vain, fondant sur vous sa plus chère espérance,
Rome vous élevait à la toute-puissance :
J'entrevois dans le coeur d'un fier patricien
Les faiblesses de coeur d'un obscur plébéien ;
Et c'est Catilina qui seul ici protège 275
Un reste de sénat impur et sacrilège,
Un tas d'hommes nouveaux proscrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour sujets !
Disparu dans l'abîme où son orgueil le plonge,

Les grandeurs du sénat ont passé comme un songe : 280
 Non, ce n'est plus ce corps digne de nos autels,
 Où les dieux opinaient à côté des mortels ;
 De ce corps avili Minerve s'est bannie
 À l'aspect de leur luxe et de leur tyrannie ;
 On ne voit que l'or seul présider au sénat, 285
 Et de profanes voix fixer le consulat.
 Enfin Rome n'est plus, sans le secours d'un maître ;
 Et qui d'eux plus que vous serait digne de l'être ?
 César semble promettre un heureux avenir,
 Que peut-être moins jeune il osera ternir : 290
 Lucullus n'est plus rien, et son rival Pompée
 N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'est trompée.
 Crassus, plein de désirs indignes d'un grand coeur,
 Borne à de vils trésors les soins de sa grandeur :
 Cicéron, ébloui du feu de son génie... 295
 Mais je veux respecter le père de Tullie.
 Pour Caton, je n'y vois qu'un courage insensé,
 Un faste de vertu qu'on a trop encensé.
 Le reste n'est point fait pour prétendre à l'empire ;
 C'est à vous seul, Seigneur, que j'ose le prédire. 300
 Quelle gloire pour vous, en domptant les romains,
 De pouvoir vous vanter au reste des humains
 Que, sans avoir des dieux emprunté le tonnerre,
 Un seul homme a changé la face de la terre !

CATILINA

Ministre des autels, que me proposez-vous ? 305

PROBUS

La gloire de bien faire, et le salut de tous ;
 Ce qu'un grand coeur, flatté de cet honneur suprême,
 Aurait dû dès longtemps se proposer lui-même.

CATILINA

Ah, Probus ! Je l'avoue, une si noble ardeur
Porte des traits de feu jusqu'au fond de mon coeur ;
Je sens que malgré moi mes scrupules vous cèdent.

310

PROBUS

Hé bien ! Qu'à ce remords de prompts effets succèdent :
D'armes et de soldats remplissons tous ces lieux
Où le sénat impie ose troubler mes dieux ;
Dans un sang ennemi...

315

SCENE III

Tullie, Catilina, Probus.

PROBUS

Mais j'aperçois Tullie.

(Probus se retire dans le fond du théâtre.)

CATILINA

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie :
J'ai besoin de conseil dans le trouble où je suis ;
Et je vous rejoindrai bientôt, si je le puis.

SCENE IV

Catilina, Tullie.

CATILINA

Quoi ! Madame, aux autels vous devancez l'aurore ! 320
Eh ! Quel soin si pressant vous y conduit encore ?
Qu'il m'est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous mes dieux !

TULLIE

Si ce sont là les dieux à qui tu sacrifies,
Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies, 325
Et que si leur pouvoir égalait leur courroux
La foudre deviendrait le moindre de leurs coups.

CATILINA

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre ;
Ma gloire et mon amour craignent de s'y méprendre ;
Et si nous n'étions seuls, malgré ce que je vois, 330
Je ne croirais jamais que l'on s'adresse à moi.

TULLIE

Ah ! Ce n'est qu'à vous seuls, grands dieux ! Que je m'adresse,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne presse ;
Monstres, dont la fureur brave les immortels,
Et que le crime suit jusqu'au pied des autels ; 335
Qui, tout baignés d'un sang qui demande vengeance,
Osent des dieux vengeurs insulter la présence.
Le sang de Nonius versé près de ces lieux
Fume encore ; et voilà l'encens qu'on offre aux dieux !
La sacrilège main qui vient de le répandre 340

N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'est point Mithridate, ennemi des romains,
Ni le gaulois altier, qui forme ces desseins ;
Grands dieux ! C'est une main plus fatale et plus chère,
Qui menace à la fois la patrie et mon père : 345
Ces excès de fureur, inconnus à Sylla,
N'étaient faits que pour toi, traître Catilina.

CATILINA

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos soupçons au silence ;
Songez pour violer le respect qui m'est dû 350
Qu'il faut auparavant que je sois convaincu ;
Qu'il faut l'être soi-même avant que d'oser croire
La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire ;
Que l'amour est déchu de son autorité
Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité : 355
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage.

TULLIE

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié ?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,
Cruel ! Tu peux porter à la triste Tullie 360
Tous les coups que ta main réserve à la patrie ;
Borne tes cruautés à déchirer un coeur
Qui s'est déshonoré par une lâche ardeur ;
Ce coeur, que trop longtemps a souillé ton image,
N'est plus digne aujourd'hui que d'opprobre et d'outrage ; 365
Rien ne peut expier la honte de mes feux :
Mais ne présume pas que ce coeur malheureux,
Que tes fausses vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un seul moment dès qu'il te sait coupable ;

Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi 370
 Qu'il ne le fut jamais à t'engager sa foi.
 Grands dieux ! N'ai-je brûlé d'une flamme si pure
 Que pour un assassin, un rebelle, un parjure !
 Et le barbare encore insulte à ma douleur !
 Il veut que mon devoir respecte sa fureur ! 375
 Mais, cruel ! Mon amour n'en sera point complice ;
 Dût-on charger ma main du soin de ton supplice,
 Je n'hésiterai point à te sacrifier.
 Tu n'as plus qu'un moment à te justifier.

CATILINA

Et de quoi voulez-vous que je me justifie ? 380

TULLIE

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
 Mais puisque ton orgueil s'obstine à le nier,
 Et que tu me réduis, traître, à t'humilier,
 Esclave, paraissez.

SCENE V

Catilina, Tullie, Fulvie, déguisée en esclave.

CATILINA (à part)

Que vois-je ? C'est Fulvie ! 385

TULLIE (à Fulvie)

Parlez ; je vous l'ordonne au nom de la patrie.

FULVIE

Qui ? Moi parler, Madame ! à quel péril affreux
Exposez-vous ici les jours d'un malheureux !
D'un romain, quel qu'en soit le rang et la naissance,
Je sais combien je dois respecter la présence ;
De celui-ci surtout je redoute l'aspect.

390

TULLIE

Parlez, et dépouillez ce frivole respect :
Un esclave enhardi par le salut de Rome
Doit-il tant s'effrayer à l'aspect d'un seul homme ?
Connaissez-vous celui qui paraît à vos yeux ?
Répondez ; quel est-il ?

395

FULVIE

C'est un séditieux ;
Je ne connais que trop ce mortel redoutable,
Et le plus grand de tous, s'il était moins coupable.
Oui, Madame, c'est lui ; voilà le furieux
Qui veut souiller de sang sa patrie et ses dieux,
Égorger le sénat, immoler votre père,
Et la flamme à la main désoler Rome entière.

400

CATILINA *(feignant de ne pas reconnaître Fulvie)*

Quoi ! Vous osez commettre un homme tel que moi
Avec des malheureux si peu dignes de foi !
Et vous me réduisez à souffrir qu'un esclave,
Au mépris de mon rang, me flétrisse et me brave !
Ah ! C'est pousser l'injure et l'audace trop loin.

405

(À Fulvie.)

TULLIE

Ingrat, rougis du crime, et non pas du témoin :
Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre ;
Vanter ta dignité, ce n'est pas me répondre.
Adieu.
Vous, suivez-moi.

410

CATILINA (*arrétant Fulvie*)

Non, non, il n'est plus temps,
Cet esclave est chargé d'avis trop importants :
D'ailleurs dès qu'avec lui vous osez me commettre
Souffrez qu'en d'autres mains je puisse le remettre.
Probus, venez à nous.

415

SCENE VI

Catilina, Tullie, Fulvie, Probus.

TULLIE

Quel est donc ton dessein ?

CATILINA

C'est au nom du sénat et du peuple romain,
Qui de ces lieux sacrés vous fit dépositaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

420

TULLIE

En vain par ce dépôt tu crois m'en imposer,
Je vois à quel dessein tu veux en disposer.

CATILINA

Non ; loin que ma fierté désormais le récuse,
C'est devant le sénat que je veux qu'il m'accuse :
Puisqu'il doit en ces lieux s'assembler aujourd'hui,
C'est à Probus, Madame, à répondre de lui.
Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

425

CATILINA

Allez ; songez, Madame, à sauver la patrie :
C'est des jours d'un ingrat prendre trop de souci ;
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

430

SCENE VII

CATILINA

Qu'aurais-je à redouter d'une femme infidèle ?
Où seront ses garants ? Et d'ailleurs que sait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis longtemps la peur de Cicéron ;
Projets abandonnés, mais dont ma politique
Par leur illusion trompe la république,
Sait de ce vain fantôme occuper le sénat,
L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un assassinat,
Et ne lui laisser voir que des mains meurtrières,
Tandis qu'un grand dessein échappe à ses lumières.
Maître de mes secrets, j'ai pénétré les siens ;
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens :
De cent mille romains armés pour ma querelle
Aucun ne se connaît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux consuls je me suis assuré ;
Plus que moi contre l'autre Antoine est conjuré ;

435

440

445

César ne doit qu'à moi sa dignité nouvelle,
 Et je sais qu'à ce prix il me sera fidèle. 450
 Voilà comme un consul qui pense tout prévoir
 Souvent pour mes desseins agit sans le savoir.
 L'africain peu soumis, le gaulois indomptable,
 Tout l'univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
 N'attend pour éclater que mes ordres secrets ; 455
 Et Cicéron n'est point instruit de mes projets.
 Ce n'est pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête ;
 Des cris du monde entier j'ai grossi la tempête :
 Mon coeur n'était point fait pour un simple parti
 Que le premier revers eût bientôt ralenti ; 460
 J'ai séduit tes vieillards ainsi que ta jeunesse,
 César, Sylla, Crassus, et toute ta noblesse.
 Mais il faut retourner à Probus qui m'attend :
 Ménageons avec lui ce précieux instant,
 Pour rendre sans effet le courroux de Tullie, 465
 Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.
 Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins :
 Maître de l'univers, si tu l'es des romains,
 C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse,
 Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse. 470

ACTE II

SCÈNE I

Fulvie, Probus.

FULVIE

N'abusez point, Probus, de l'état où je suis ;
Je vous perdrai : du moins songez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractère,
Pouvoir impunément défier ma colère,
Et que mon coeur, tremblant à l'aspect de ce lieu,
Va mettre au même rang le ministre et le dieu :
Et quel ministre encore ! Un sacrilège, un traître,
Qui, de Catilina devenu le grand-prêtre,
Des Tarquins sur son front veut ceindre le bandeau,
Et du sang des romains nourrir ce dieu nouveau ;
Lâche, qui se dévoue aux amours de Tullie,
Qui, de ses propres dieux profanateur impie,
Prête leur sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le prêtre, et souille les autels.

475

480

PROBUS

Cédez moins au torrent de votre jalousie ;
Et, loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie :
Considérez l'abîme où va vous engager

485

Une folle habitude à ne rien ménager.
 Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même,
 Et de plus un amant qui peut-être vous aime. 490
 Le dépit n'a jamais satisfait ses transports
 Qu'il n'ait livré notre âme à d'éternels remords :
 L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense,
 Est souvent le premier à pleurer sa vengeance ;
 On punit l'inconstant, mais on perd en un jour 495
 L'objet de sa tendresse et l'espoir d'un retour.
 Enfin que savez-vous si l'on aime Tullie ?
 À travers les fureurs dont votre âme est saisie
 Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux
 Pour percer les replis d'un coeur ambitieux ? 500
 Vous savez les projets que votre amant médite :
 En pénétrez-vous bien le détail et la suite ?
 Un homme tel que lui doit-il à découvert
 Se montrer sans prudence au grand jour qui le perd ?
 Peut-il porter trop loin l'artifice et la feinte ? 505
 Non, il faut que son coeur ne soit qu'un labyrinthe,
 Que l'amour même en vain y cherche des secrets
 Que pour lui la raison et l'honneur n'ont point faits.
 L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire
 Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire 510
 Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
 Pour peu qu'il ait parlé, qu'il n'en a que trop dit.
 L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
 Trouble tout pour servir un consul qui le flatte :
 Devenu du sénat et l'idole et l'espoir, 515
 Cicéron est armé du souverain pouvoir :
 Le sénat, qui sur lui redoute une entreprise,
 Pour mettre son héros à couvert de surprise,
 De l'ordre équestre entier le fait accompagner ;
 Puisqu'on ne peut le perdre, il faut donc le gagner : 520
 Pour le faire périr il faut la force ouverte ;

Mais ce serait sans fruit travailler à sa perte.
 Un hymen prétendu peut calmer ses frayeurs,
 Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs !
 Plus de raison alors ; et la fière Fulvie 525
 Expose un nom célèbre au mépris de Tullie,
 Se couvre sans rougir d'un vil déguisement !
 Pourquoi ce déshonneur ? Pour perdre son amant.
 Ah, Madame ! Ce coeur, dont j'ai plaint la tendresse,
 De l'habit qui vous cache a-t-il pris la bassesse ? 530
 Dans quel sein déposer des secrets dangereux,
 Si le coeur d'une amante est un écueil pour eux ?
 Vit-on jamais l'amour dans sa plus noire ivresse
 Emprunter du dépit une langue traîtresse ?

FULVIE

Qui donc ai-je trahi, ministre ambitieux ? 535
 Et quelle foi doit-on à des séditeux ?
 La garder aux méchants, c'est partager leurs crimes.
 Mais je vois que Probus connaît peu ces maximes ;
 Et je sais, quand la haine enflamme vos pareils,
 Jusqu'où va la noirceur de leurs lâches conseils, 540
 Surtout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
 César est désigné souverain des augures ;
 Cicéron a brigué pour ce rival heureux,
 Et le place en un rang dont on flattait vos vœux ;
 Catilina d'ailleurs vous était favorable. 545
 Le moyen qu'à vos yeux je ne sois point coupable,
 Moi qui viens de sauver un consul odieux,
 Qui s'est osé jouer d'un ministre des dieux ;
 Qui, de sa dignité dépositaire habile,
 Plein de faste aux autels, et près des grands servile, 550
 Sur l'espoir de leurs dons mesure sa ferveur,
 Et n'adore en effet que la seule faveur !

Mon devoir m'ordonnait de sauver la patrie :
 Imitiez-le, ou gardez vos conseils pour Tullie.
 Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons 555
 Qui ne font qu'irriter ma haine et mes soupçons :
 Cessez de me flatter qu'on peut m'aimer encore ;
 J'ai trop vu la beauté que l'infidèle adore :
 Mes yeux avant ce jour ne la connaissaient pas ;
 Mais vous me payerez ses funestes appas : 560
 C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence ;
 Moi que déshonorait la seule concurrence.
 Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un secret ?
 Et pourquoi, s'il est feint, m'en cacher le projet ?
 Traître, ce n'est pas vous qui deviez me l'apprendre ; 565
 Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un coeur tendre :
 Sachez que d'un secret à demi confié,
 Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
 On est toujours en droit d'en trahir le mystère,
 Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ose faire. 570

PROBUS

Eh bien ! Perdez, Madame, un homme généreux
 Qui veut briser les fers de tant de malheureux ;
 Vengez votre beauté d'un amant infidèle,
 Et votre orgueil blessé des projets qu'il vous cèle ;
 D'un long embrasement devenez le flambeau, 575
 Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
 Mais Catilina vient ; évitez sa présence,
 Ou du moins gardez-vous d'irriter sa vengeance.

SCÈNE II

Catilina, Fulvie, Probus.

CATILINA

Probus, où sommes-nous ? Et qu'est-ce que je vois ?
Quel opprobre pour Rome ! Et quel affront pour moi ! 580
C'est aux yeux du sénat, aux miens, qu'une romaine,
Au mépris des devoirs où son sexe l'enchaîne,
Sous un déguisement fait pour de vils humains,
S'en va déshonorer le premier des romains,
De ses folles erreurs le rendre la victime, 585
Sans daigner seulement s'éclaircir de son crime !
Et, lorsque tout conspire à me justifier,
Sa jalouse fureur veut me sacrifier !
Eh ! Quel était le but où ma valeur aspire ?
Pour qui voulais-je ici conquérir un empire ? 590
Est-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui que je voudrais voir expirer sous mes coups ?
Non ; c'est pour une ingrate à qui je sacrifie
Ma gloire, mon devoir, et le soin de ma vie.

FULVIE

Poursuis, Catilina : le reproche sied bien 595
À des cours innocents et purs comme le tien ;
Mais dans l'art de tromper, ta science suprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Va, cesse d'éclater sur mon déguisement ;
Tout, jusqu'à ton courroux, est faux en ce moment. 600
Égorge Cicéron aux yeux de sa famille,
Je ne t'en croirai pas moins épris de sa fille.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu sais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier ;

Et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chère, 605
 Rien ne garantirait la tête de son père.
 Mais de quoi te plains-tu ? Quel est mon attentat ?
 Est-ce moi qui prétends t'accuser au sénat ?
 De l'espoir d'être à toi ma tendresse enivrée
 À tes lâches complots ne m'a que trop livrée. 610
 Songe que tu me dois et César et Crassus,
 Les enfants de Sylla, Cépion, Lentulus.
 Cruel ! J'aurais voulu que tout ce qui respire
 Eût été comme moi soumis à ton empire ;
 Mais tandis que pour toi je séduisais les cours, 615
 Tu préparais au mien le comble des horreurs ;
 Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
 A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
 Cependant qui de nous s'arme ici contre toi ?
 C'est elle qui te perd, ingrat ; ce n'est pas moi. 620
 Il est vrai qu'en son coeur j'ai voulu te détruire ;
 Mais c'est là seulement qu'attachée à te nuire,
 Contente de pouvoir vous désunir tous deux,
 Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
 Eh ! Pouvais-je prévoir que l'honneur chimérique 625
 De sauver les débris d'un nom de république
 Porterait une amante à perdre son amant ?
 Mais pour t'en garantir je ne veux qu'un moment ;
 Abandonne à mon coeur le soin de ta défense :
 Je ne sais s'il te doit ou tendresse ou vengeance ; 630
 Je ne veux sur ce point nul éclaircissement
 Qui puisse triompher d'un plus doux mouvement :
 Mais par un désaveu souffre que j'humilie
 À l'aspect du sénat l'orgueilleuse Tullie ;
 Son coeur est désormais indigne de ta foi. 635

CATILINA

Tullie en me perdant se rend digne de moi ;
Et vous, qui prétendez me sauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes vœux ni mon estime.
C'est au sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui ;
Je ne redoute rien ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous osiez y démentir Tullie,
Un affront si sanglant vous coûterait la vie :
Ainsi déclarez tout ; c'est l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance.

640

645

SCÈNE III

Catilina, Fulvie, Probus, les licteurs.

CATILINA

Mais je vois les licteurs, et le consul s'avance ;
Éloignez-vous d'ici.

(Elle sort.)

FULVIE

Tu me braves, ingrat.
Adieu : tu me verras ce jour même au sénat.

SCÈNE IV

Catilina, Probus, les licteurs.

CATILINA

Probus, suivez ses pas ; allez tous deux m'attendre, 650
Et cachez Manlius, qui doit ici se rendre.

SCÈNE V

Cicéron, Catilina, les licteurs.

CICÉRON FAIT SIGNE AUX LICTEURS DE S'ÉLOIGNER

C'est vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un sénateur jaloux et furieux,
Mais comme un ennemi qui sait régler sa haine
Sur ce qu'en peut permettre une vertu romaine. 655
Enfin, depuis le jour que le sort des romains
Par le choix des tribuns fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vu, soigneux de vous déplaire,
Braver l'inimitié d'un si noble adversaire.
Je remportai sur vous l'honneur du consulat 660
Sans acheter les voix du peuple et du sénat,
Et vous savez assez que cette préférence,
Qui flattait vos désirs, passait mon espérance ;
Mais le sénat, toujours en butte à vos mépris,
Réunit en moi seul les vœux et les esprits : 665
Encor si quelquefois vous daigniez vous contraindre ;
Que, fait pour être aimé, vous vous fissiez moins craindre ;
Que, mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectassiez moins un orgueil odieux !
Mais, bravant le sénat et les consuls ensemble, 670

À vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.
 Regardez ces autels, voyez parmi nos dieux
 Ces marbres consacrés aux noms de vos aïeux ;
 Leurs grands cours ont toujours haï la tyrannie,
 Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie. 675
 Si, moins ambitieux, votre haute valeur
 Ne nous eût inspiré que la même terreur,
 Qui d'entre nous pouvait refuser son suffrage
 Aux vertus dont le ciel a fait votre partage ?
 Politique, orateur, capitaine, soldat ; 680
 Vos défauts des vertus ont même encor l'éclat :
 Quel citoyen pour nous, et le plus grand peut-être,
 S'il nous menaçait moins de nous donner un maître !
 On dit... mais je crois peu des bruits mal assurés
 Qui vous osent nommer parmi des conjurés : 685
 Tout défiant qu'il est, Caton ne l'ose croire.
 Cependant le sénat, jaloux de votre gloire,
 Pour étouffer des bruits qui dans un sénateur
 Pourraient en vous blessant blesser son propre honneur,
 Dès hier vous nomma gouverneur de l'Asie ; 690
 Pompée et Pétréius descendus vers Ostie,
 L'un et l'autre chargés de vous y recevoir,
 Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
 Partez donc ; et songez que votre obéissance
 Peut seule être le prix de notre confiance. 695

CATILINA

Ainsi donc le Sénat veut sans me consulter
 Me charger d'un emploi que je puis rejeter :
 Je ne sais s'il a cru me forcer à le prendre ;
 Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre,
 Et croire m'éblouir jusqu'à me déguiser 700
 Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.

On me hait, on me craint, on conspire dans Rome ;
 Parmi des conjurés c'est moi seul que l'on nomme :
 Cependant le sénat, peu certain de ma foi,
 Daigne malgré ces bruits m'honorer d'un emploi ; 705
 Le farouche Caton, devenu plus flexible,
 D'aucun soupçon encor ne paraît susceptible ;
 Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
 Lorsqu'il peut par la foudre arrêter mes projets.
 Mais d'un consul jaloux la politique habile 710
 Devrait mieux me cacher que c'est lui qui m'exile,
 Et ne point abuser de la crédulité
 D'un sénat trop jaloux de son autorité :
 Car enfin tous ces bruits, enfants de sa faiblesse,
 N'ont d'autres fondements qu'un soupçon qui vous blesse. 715

CICÉRON

N'est-ce rien selon vous que d'être soupçonné ?
 À votre ambition sans cesse abandonné,
 Vous causez tant de trouble et tant d'inquiétude,
 Que le moindre soupçon tient lieu de certitude :
 Dès qu'on ose alarmer le pouvoir souverain 720
 On est toujours suspect d'un coupable dessein ;
 Peut-on trop sur ce point rassurer la patrie ?
 Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie ?
 C'est pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA

J'entends ; c'est sur ce point que l'on veut m'éprouver : 725
 Si j'accepte l'emploi, c'est à tort qu'on m'accuse ;
 Et je suis criminel dès que je le refuse.
 Mais, malgré l'appareil d'un frivole discours,
 Je perce en ce moment à travers vos détours :
 L'intérêt des romains n'est pas ce qui vous guide ; 730

C'est le seul mouvement d'une haine perfide,
 Que le fiel de Caton sut toujours enflammer,
 Et que mes soins en vain ont tenté de calmer.
 J'ai fait plus ; j'ai brigué jusqu'à votre alliance ;
 Et lorsque Rome attend avec impatience 735
 Un hymen qui pourrait rassurer les esprits,
 Vous osez le premier signaler des mépris !
 Et depuis quand, Seigneur, l'intérêt de ma gloire
 Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ose croire ;
 Quand ce même Caton, citoyen furieux, 740
 Répand seul contre moi ces bruits injurieux,
 Que vous autorisez avec trop d'imprudence,
 Vous qui, de son orgueil nourrissant l'insolence,
 Consacrez chaque jour ses transports insensés ?
 Je vous connais tous deux mieux que vous ne pensez : 745
 Timide, soupçonneux, et prodigue de plaintes,
 Cicéron lit toujours l'avenir dans ses craintes ;
 Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,
 Ne connaît de vertu que la férocité ;
 Prompt à se courroucer, enclin à contredire, 750
 La haine est le seul dieu qui le meut et l'inspire.
 Mais c'est perdre le temps en discours superflus,
 Et je reviens aux soins qui vous touchent le plus.
 Alarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous blesse,
 L'ardeur d'en triompher vous occupe sans cesse ; 755
 Et comme il vous fallait le secours d'un emploi
 Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,
 Vous m'avez fait nommer gouverneur de l'Asie,
 Bienfait que je tiendrais de votre jalousie ;
 Mais, mon nom seul ici vous faisant tous trembler, 760
 Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler :
 Déjà par Manlius l'Italie occupée
 Va bientôt se remplir des troupes de Pompée,
 Et ce fameux vainqueur de tant de nations

Vous offre son épée avec ses légions. 765
 Que d'inutiles soins dans le temps que Tullie
 Pourrait à votre gré disposer de ma vie !
 Car de ces noirs complots qui causent tant d'effroi
 Elle a dû déclarer que le chef c'était moi :
 Je ne présume pas qu'à son devoir soumise, 770
 Elle ait pu vous celer le chef de l'entreprise ;
 Pourquoi donc au sénat ne pas me déférer ?
 J'entrevois les raisons qui vous font différer,
 C'est que mon rang demande une preuve plus grave
 Que les rapports suspects d'un malheureux esclave : 775
 Mais mon honneur m'engage à vous désabuser ;
 Avec ce seul témoin vous pouvez m'accuser ;
 Son nom garantit tout : cet esclave est Fulvie,
 Qui, jalouse en secret des charmes de Tullie,
 A cru devoir troubler quelques soins innocents 780
 Qu'exigeaient d'un grand cœur des charmes si touchants.
 Qui croirait qu'un consul si prudent et si sage
 Eût été le jouet d'une femme volage ?
 Vous rougissez, Seigneur : mais c'est avec éclat
 Que je veux aujourd'hui me venger au sénat ; 785
 Car c'est là qu'en consul vous devez me répondre,
 Et c'est là qu'en héros je saurai vous confondre.
 Adieu.

SCÈNE VI

CICÉRON (*seul*)

Dans quel désordre il laisse mes esprits !
 Quelle honte pour moi si je m'étais mépris ! 790
 Catilina pourrait ne pas être coupable ;
 Mais qu'il est dangereux, et qu'il est redoutable !

Quel ennemi le sort nous a-t-il suscité !
Que de courage ensemble et de subtilité !
Son génie éclairé voit, pénètre, ou devine. 795
Rome n'est plus, les dieux ont juré sa ruine.
Essayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur :
S'il paraît au sénat et qu'il s'y justifie,
Son triomphe bientôt me coûterait la vie. 800
Malgré tous ses détours j'entrevois ce qu'il veut ;
Mais nous serions perdus s'il osait ce qu'il peut.
Employons sur son coeur le pouvoir de Tullie,
Puisqu'il faut que le mien jusque-là s'humilie.
Quel abîme pour toi, malheureux Cicéron ! 805
Allons revoir ma fille, et consulter Caton ;
C'est là que je pourrai dans le coeur d'un seul homme
Retrouver à la fois nos dieux, nos lois, et Rome.

ACTE III

SCÈNE I

Sunnon, Gontran.

SUNNON

Arrêtons, cher Gontran ; c'est dans ces lieux sacrés,
Décorés avec faste, au fond peu révé­rés, 810
Qu'à la face des dieux nous allons voir éclore
Un projet qui m'alarme, et qui les déshonore ;
C'est ici que bientôt Crassus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfants de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'histoire, 815
Et qui de leurs aïeux flétrissent la mémoire,
Vont de leur sang impur sceller leur union,
Et livrer Rome entière à la proscription :
Heureux si je pouvais en ce désordre extrême
D'un parti que je hais me dégager moi-même ! 820
Entraîné dès longtemps, peut-être corrompu
Par un ambitieux qui séduit ma vertu,
Je me trouve forcé d'embrasser sa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou ministre infidèle.

GONTRAN

Quoi ! Des gaules ici Sunnon ambassadeur, 825

De ce rang si sacré voudrait flétrir l'honneur ?

SUNNON

Laissons l'honneur d'un rang qui n'est plus qu'un vain titre
Lorsqu'un autre intérêt devient mon seul arbitre :
Les gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux ;
Mais où sont les romains, leurs lois, même leurs dieux ? 830
Et quel devoir encor veux-tu que je trahisse
Parmi des furieux sans frein et sans justice ?
C'est aux événements à disposer de moi :
D'ailleurs dans ce chaos à qui garder ma foi ?
À de vils sénateurs noyés dans la mollesse, 835
À deux consuls jaloux et désunis sans cesse ?
L'un des deux, sans honneur et sans fidélité,
Abuse chaque jour de son autorité ;
L'autre a mille vertus, mais n'ose en faire usage :
Caton, loin de calmer, irritera l'orage ; 840
Formidable au-dehors, méprisable au-dedans,
Le sénat n'est enfin qu'un amas de brigands,
Unis pour le butin, divisés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage.
À peine il fut formé qu'il détruisit ses rois, 845
Il détruit aujourd'hui l'autorité des lois :
Après avoir détruit et lois et diadème,
Nous le verrons bientôt se détruire lui-même.
Allumons le flambeau de la sédition ;
Rien ne peut nous sauver que leur division. 850
Tu ne sais pas encor quel péril nous menace.
Un romain (tu connais sa valeur, son audace),
Et quel romain encor ! César depuis un an
Brigue en secret l'honneur d'être notre tyran ;
C'est à nous gouverner que ce héros aspire. 855
Si la Seine un moment coule sous son empire,

Nous sommes tous perdus ; et gaulois et germains
 Vont tomber sous le fer ou le joug des romains :
 Ce que la Grèce, Rome, et l'univers ensemble
 Eurent de plus parfait, dans César se rassemble :
 Prudent, ambitieux, l'homme de tous les temps,
 De toutes les vertus, et de tous les talents ;
 Intrépide, éclairé ; d'autant plus redoutable
 Que de tous les mortels il est le plus aimable.
 Mais Catilina vient ; cher Gontran, laissez-nous.

860

865

SCÈNE II

Catilina, Sunnon.

CATILINA

Je vous cherche, Sunnon, et j'ai besoin de vous.
 De nos desseins secrets la trame est découverte,
 Et je ne m'en crois pas plus voisin de ma perte.
 Le sénat éperdu, les chevaliers épars,
 Appellent à grand bruit le peuple au champ de mars ;
 De toutes parts enfin on murmure, on s'assemble :
 Mais, objet de leurs cris, ce n'est pas moi qui tremble.
 L'instant fatal approche ; et, loin d'en être ému,
 Je me sens transporté d'un plaisir inconnu.
 Je craignais les délais, ils sont toujours à craindre :
 Le feu des factions est facile à s'éteindre ;
 Ainsi l'on ne peut trop hâter l'événement.
 Sunnon, puis-je compter sur notre engagement ?

870

875

SUNNON

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole.
 Je suis gaulois, ainsi fidèle à ma parole ;

880

L'honneur est parmi nous le premier de nos dieux :
 Mais vous savez quel joug on m'impose en ces lieux,
 Et d'un ambassadeur quel est le ministère ;
 Que je suis retenu par une loi sévère,
 Qui me défend d'armer de criminelles mains, 885
 Et d'oser les tremper dans le sang des romains.
 D'ailleurs de vos projets j'ignore le mystère ;
 Je crains tout, sans savoir ce qu'il faut que j'espère.
 Si vos desseins ne sont aussi justes que grands,
 Et si ce n'est pour nous que changer de tyrans, 890
 Si nos traités ne sont fondés sur la justice,
 Vous prétendez en vain qu'aucun noeud nous unisse.
 Notre unique vertu n'est pas notre valeur ;
 Nous aimons la justice autant que la candeur :
 Quoique enfant de la guerre, allaité sous les tentes, 895
 Le gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
 Si vous nous surpassez par votre urbanité,
 Nous l'emportons sur vous par notre intégrité ;
 C'est à tous nos desseins l'honneur seul qui préside,
 Et de nos intérêts l'équité qui décide. 900
 Nos dieux, nos souverains, l'autorité des lois,
 La gloire, le devoir, notre épée, et nos droits ;
 Aussi prompts que vaillants, francs, et pleins de noblesse,
 Obéissants par choix, et soumis sans bassesse.
 Mais Rome cherche moins, dans ses vastes projets, 905
 À faire des amis, qu'à faire des sujets.
 Comme nous ne voulons que le simple héritage
 Dont les temps et le sort firent notre partage,
 Voyez si, du sénat réprimant la fureur,
 Vous pouvez des gaulois être le protecteur. 910
 Peut-être en ce discours, ou trop fier, ou trop libre,
 Ai-je peu ménagé la majesté du Tibre ;
 Mais, dès que de mes soins notre sort dépendra,
 Je parlerais aux dieux comme à Catilina.

CATILINA

Je ne condamne point un discours magnanime, 915
 Qu'un intérêt sacré doit rendre légitime ;
 Mais je le blâmerais, Sunnon, si ma vertu
 Ne vous inspirait pas un respect qui m'est dû.
 Je ne suis point surpris qu'un ministre soupçonne
 De trop d'ambition un projet qui l'étonne, 920
 Et que, loin de vouloir soulager l'univers,
 Je prétende au contraire appesantir ses fers.
 Revenez cependant d'une erreur qui m'offense,
 Et qui peut vous séduire à force de prudence.
 Je suis chef, il est vrai, d'un parti dangereux : 925
 Mais vous ne devez pas me confondre avec eux :
 Souvent pour s'assurer de leur obéissance
 Il faut laisser régner le crime et la licence ;
 Le choix des conjurés est un choix hasardeux
 Qui ne veut pas toujours des hommes généreux. 930
 Le projet le plus grand, l'action la plus belle
 A quelquefois besoin d'une main criminelle.
 Si vous me regardez comme un ambitieux
 Que la soif de régner a rendu furieux,
 Et qui ne veut user du flambeau de la guerre 935
 Que pour subjuguier Rome, et désoler la terre,
 Vous vous trompez, Sunnon. Considérez l'état
 Du sénat et des lois, du peuple et du soldat ;
 Trouvez enfin dans Rome un seul trait qui réponde
 À son titre pompeux de maîtresse du monde ; 940
 Les pirates divers que Pompée a défaits
 Cachaient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits :
 Mais je suis las de voir triompher l'injustice ;
 Il est temps que mon bras s'arme pour leur supplice,
 Que j'immole à nos lois ce sénat orgueilleux, 945
 Pour rendre l'univers et les romains heureux.

Voilà, mon cher Sunnon, le seul but où j'aspire,
Non au funeste honneur de conquérir l'empire ;
Et comme j'ai toujours estimé les gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits. 950
Mais ne présumez pas que de votre courage
Dans ces murs malheureux je veuille faire usage ;
Les conjurés et moi, quel que soit le danger,
Nous n'avons pas besoin d'un secours étranger ;
Au contraire, je veux que, fuyant de la ville, 955
Au camp de Manlius vous cherchiez un asile :
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.
Tout semble me livrer une ville alarmée ;
Mais loin de ses remparts Rome a plus d'une armée. 960
Que le sénat ici tombe sous mes efforts ;
Ce n'est point accabler ce redoutable corps,
Qui renaît de lui-même, et qui se multiplie
Dans l'univers entier comme dans l'Italie ;
Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis, 965
Et qui me cherchera toujours des ennemis.
Je veux, si les destins me sont peu favorables,
Trouver dans les gaulois des amis secourables,
Quelque retraite enfin dans un jour malheureux :
De vous, de vos amis, c'est tout ce que je veux. 970

SUNNON

Ah ! Dès que votre bras s'arme pour la justice,
Il n'est point de gaulois qui ne vous obéisse,
Je vous réponds de tous.

CATILINA

Quels seront vos garants ?

SUNNON *(lui présentant la main)*

Touchez dans cette main, ce sont là nos serments.
Adieu, Catilina. Quelqu'un vient : c'est Tullie.

975

SCÈNE III

CATILINA *(seul)*

Que sa triste vertu me pèse et m'humilie !
Fuyons ; n'exposons point tant de fois en un jour
Des cours nés pour la gloire aux attraits de l'amour.

SCÈNE IV

Tullie, Catilina.

TULLIE

Arrêtez un moment, j'ai deux mots à vous dire :
Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inspire,
Je ne sais si je dois m'expliquer avec vous.
Victimes tous les deux d'une amante en courroux,
Si mes cruels soupçons vous ont fait une offense,
N'en accusez que vous, et votre fier silence ;
Car vous pouviez d'un mot désabuser mon coeur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeste erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon estime,
Un témoin dont le nom vous eût absous du crime,
Et que rendait suspect son amour irrité ?
Vous savez de mes mœurs quelle est l'austérité,
Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie ;

980

985

990

Que ne m'épargniez-vous la honte et le remords
D'avoir trop écouté ses coupables transports ?
Fallait-il exposer une âme vertueuse
À servir les fureurs d'une âme impétueuse ?

995

CATILINA

Ah ! Je n'étais déjà que trop humilié
De voir à vos mépris mon rang sacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

1000

TULLIE

Dût sa haine aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
À respecter ses feux, même à la ménager :
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre,
Et son sexe et son nom, tout m'oblige à la plaindre :
Ainsi, loin d'insulter à son déguisement,
Faisons-la de ces lieux sortir secrètement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point sa folle jalousie.
Loin de vous présenter l'un et l'autre au sénat,
Évitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendrait-il d'une faible victoire,
Qui, loin de l'embellir, flétrirait votre gloire ?
Croyez-moi, méprisez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne voulait que vous perdre en mon coeur.

1005

1010

1015

CATILINA

Lorsqu'on ose attaquer mon honneur et ma vie
Vous voulez qu'en tremblant je me cache ou je fuie ;
Que laissant le champ libre à l'insensé Caton,
Je souffre qu'en public il flétrisse mon nom ;

Que j'éloigne Fulvie, afin que votre père 1020
 Sur son absence même au sénat me défère ?
 Comment ! Lorsque vous-même, échauffant sa fureur,
 Vous me livrez au peuple et me perdez d'honneur,
 Que sur de faux rapports déjà l'on délibère,
 Que contre moi Caton éclate sans mystère, 1025
 Vous voulez que, témoin de leur emportement,
 J'attende du sénat quelque ménagement ;
 Que le consul enfin, touché de mon absence,
 Ou ne m'accuse point, ou prenne ma défense ?
 Ah ! Ne présumez pas que leur mauvaise foi 1030
 Puisse m'en imposer et triompher de moi.
 Dès ce jour même il faut que je me justifie.

TULLIE

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie ?

CATILINA

Non ; mais on a trompé votre crédule amour,
 Afin que vous pussiez me tromper à mon tour. 1035
 La plus légère peur corrompt les cours timides,
 Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE

Du moins en ma présence épargnez Cicéron.

CATILINA

Ah ! S'il écoutait moins le dangereux Caton,
 Et les fantômes vains d'une peur chimérique, 1040
 Vous et moi nous eussions sauvé la république.

TULLIE

Il en est temps encor, cruel, écoutez-moi :
N'allez point au sénat, fiez-vous à ma foi.
Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse ;
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse ; 1045
Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,
Et dissiper l'erreur qui les avait surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, Seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi ! Vous pouvez m'aimer, et me sacrifier 1050
À l'orgueilleux honneur de vous justifier !
L'amour vous justifie et reprend son empire :
Quand mon coeur vous absout, mon coeur doit vous suffire.
Le sénat contre vous n'a rien fait publier :
Ah ! Laissez-moi l'honneur de vous concilier ; 1055
Laissez-moi réunir mon amant et mon père.
Hélas ! Était-ce à moi d'en parler la première ?
L'amour n'offre donc plus à vos tendres souhaits
Aucun bien qui vous puisse engager à la paix !
Vous êtes des romains la plus noble espérance, 1060
Daignez contre vous-même embrasser leur défense.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'est vous seul, ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le sénat ?
Si vous vous obstinez encore à vous défendre,
Le consul à son tour voudra s'y faire entendre ; 1065
Et bientôt vos amis, ardents et furieux,
De carnage et d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la ville infortunée
Que votre amante habite, où votre amante est née ?
Laissez-moi désarmer vos redoutables mains ; 1070
Accordez à mes pleurs la grâce des romains ;
Et qu'il soit dit du moins de l'heureuse Tullie
Que le dieu de son coeur fut dieu de sa patrie.

CATILINA

Ah, Madame ! Cessez de vouloir m'abuser.
 J'aimerais mieux vous voir, constante à m'accuser, 1075
 Armer contre ma vie un sénat qui m'abhorre.
 Quoi ! C'est moi qu'on veut perdre, et c'est moi qu'on implore !
 Que dis-je ? C'est à moi que Tullie a recours
 Pour sauver les cruels qui poursuivent mes jours !
 C'est pour eux, non pour moi, qu'elle verse des larmes ! 1080
 Et, loin de m'arracher à leurs perfides armes,
 Je la vois avec eux conspirer à l'envi !
 Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,
 Si vous ne voulez pas que j'aie le défendre.
 Mais en vain par vos pleurs on cherche à me surprendre. 1085
 Eh ! Sur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir ?
 A-t-il dans votre coeur triomphé du devoir ?
 Quoi ! Sur le seul rapport d'un témoin méprisable ;
 Sans rien examiner, vous me croyez coupable !
 Et sans en exiger d'autre éclaircissement 1090
 Votre austère vertu sacrifie un amant !
 Cet exemple est si grand qu'il faut que je l'imité.
 Plus vous m'attendrissez, plus mon honneur m'invite
 À m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE

Hé bien ! Cruel ! Adieu, pour la dernière fois. 1095

SCÈNE V

CATILINA *(seul)*

Que je me sens touché ! Que mon âme est émue !
 Ah ! Que n'ai-je évité cette fatale vue !

Mais j'aperçois Probus.

SCÈNE VI

Catilina, Probus.

PROBUS

Je viens vous avertir
Que dès ce même instant, Seigneur, il faut partir.
Tout s'arme contre vous, et le sénat s'assemble.

1100

CATILINA

Qu'aurais-je à redouter d'un ennemi qui tremble ?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux ;
Et je vais les trouver.

1105

PROBUS

Quoi ! Seul et sans défense ?

CATILINA

Aucun d'eux n'osera soutenir ma présence :
Ainsi ne craignez rien.

PROBUS

Seigneur, y pensez-vous ?
Songez que Romulus expira sous leurs coups.
Je ne condamne point une noble assurance ;
Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence.
Plus le sénat vous craint, plus il faut du sénat

1110

Craindre contre vos jours un secret attentat.

CATILINA

Non, Probus ; et je brave un péril qui vous glace. 1115
Le succès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illusion le suit ;
L'intrépide voit mieux, et le fantôme fuit ;
L'instant le plus terrible éclaire son courage,
Et le plus téméraire est alors le plus sage. 1120
L'imprudence n'est pas dans la témérité ;
Elle est dans un projet faux et mal concerté ;
Mais s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence ;
Et je sais, pour dompter les plus impérieux, 1125
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu : dans un moment ils me verront paraître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

ACTE IV

SCÈNE I

Cicéron, Crassus, Caton, et le reste des sénateurs.

CICÉRON

Arbitres souverains de Rome et de ses lois,
Qui parmi vos sujets comptez les plus grands rois, 1130
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire ;
Le sort, à mes pareils prodiguant ses faveurs,
Me réservait le soin d'annoncer des malheurs :
De mon amour pour vous tel est le premier gage, 1135
Et de mon consulat le funeste partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre et des mers vous promettre l'empire,
Un seul homme à vos yeux travaille à vous proscrire : 1140
Pourrai-je sans frémir nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla ;
Lui que la cruauté, l'orgueil, et l'insolence,
N'ont que trop parmi nous signalé dès l'enfance ;
Lui qui, toujours coupable et toujours impuni, 1145
Veut, ce que n'eût osé l'univers réuni,
Subjuguer les romains ? ô vous, que Rome adore,
Et qui par vos vertus la soutenez encore,

Vous, l'appui du sénat et l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'état et des lois,
Parlez, divin Caton.

1150

CATON

Et que pourrais-je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus son empire,
Où l'intérêt, l'orgueil, commandent tour à tour,
Où la vertu n'a plus qu'un timide séjour,
Où de tant de héros je vois flétrir la gloire ?
Et comment l'univers pourra-t-il jamais croire
Que Rome eut un sénat et des législateurs,
Quand les romains n'ont plus ni lois ni sénateurs ?
Où retrouver enfin les traces de nos pères
Dans des cours corrompus par des mœurs étrangères ?
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du sénat ?
Ah ! De vos premiers temps rappelez la mémoire ;
Mais ce n'est plus pour vous qu'une frivole histoire :
Vous imitez si mal vos illustres aïeux,
Que leurs noms sont pour vous des noms injurieux.
Mais de quoi se plaint-on ? Catilina conspire ;
Est-il si criminel d'aspirer à l'empire
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
Un trône, quel qu'il soit, n'est point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'est pas le plus coupable :
Voyez de votre état la chute épouvantable,
Ce que fut le sénat, ce qu'il est aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inspire pour lui.
Scipion, qui des dieux fut le plus digne ouvrage,
Scipion, ce vainqueur du héros de Carthage,
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur se vit presque flétri :

1155

1160

1165

1170

1175

Alors la liberté ne savait pas dans Rome 1180
 Du simple citoyen distinguer le grand homme ;
 Malgré tous ses exploits, le vainqueur d'Annibal
 Se soumit en tremblant à votre tribunal.
 Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
 Du sang des sénateurs inonde nos murailles : 1185
 Il fait plus ; ce tyran, las de régner enfin,
 Abdique insolemment le pouvoir souverain,
 Comme un bon citoyen, meurt heureux et tranquille,
 En bravant le courroux d'un sénat imbécile,
 Qui, charmé d'hériter de son autorité, 1190
 Éleva jusqu'au ciel sa générosité,
 Et nomma sans rougir père de la patrie
 Celui qui l'égorgeait chaque jour de sa vie.
 Si vous eussiez puni le barbare Sylla,
 Vous ne trembleriez point devant Catilina ; 1195
 Par là vous étouffiez ce monstre en sa naissance,
 Ce monstre qui n'est né que de votre indolence.

CRASSUS

N'est-ce qu'en affectant de blâmer le sénat
 Que Caton de son nom croit rehausser l'éclat ?
 Mais il devrait savoir que l'homme vraiment sage 1200
 Ne se pare jamais de vertus hors d'usage.
 Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos aïeux ?
 Si ces temps sont changés, il faut changer comme eux,
 Et conformer nos mœurs à l'esprit de notre âge.
 Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus sauvage ? 1205
 Rome est ce qu'elle fut ; ses changements divers
 Ont-ils de notre empire affranchi l'univers ?
 Non ; car ce fier Sylla, d'odieuse mémoire,
 Même en l'asservissant, combla Rome de gloire.
 Mais c'est trop s'occuper de reproches honteux, 1210

Importunes leçons d'un censeur orgueilleux,
 Qui se trompe toujours au zèle qui l'enflamme.
 Que Caton à son gré nous méprise et nous blâme ;
 N'aurions-nous désormais d'oracle que Caton,
 Et les saintes frayeurs qui troublent Cicéron ? 1215
 Où sont vos ennemis ? Quel péril vous menace ?
 Un simple citoyen vous alarme et vous glace !
 À percer ses complots j'applique en vain mes soins,
 Je vois plus de soupçons ici que de témoins.
 On dirait, à vous voir assemblés en tumulte, 1220
 Que Rome des gaulois craigne encore une insulte,
 Et qu'un autre Annibal va marcher sur leurs pas.
 Où sont des conjurés les chefs et les soldats ?
 Les fureurs de Caton et son impatience
 Dans le sein du sénat semant la défiance, 1225
 On accuse à la fois Cépion, Lentulus,
 Dolabella, César, et moi-même Crassus :
 Voyez de vos conseils jusqu'où va l'imprudence ;
 On craint Catilina, cependant on l'offense ;
 Mais plus vous le craignez, plus il faut ménager 1230
 Un homme et des amis qui pourraient le venger.
 Et quel est, dites-moi, le témoin qui l'accuse ?
 Une femme jalouse et que l'amour abuse,
 Qui, sur les vains soupçons d'une infidélité,
 Veut surprendre à son tour votre crédulité ; 1235
 Qui, sans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
 Invente des complots pour flatter votre haine.
 Si je plains l'accusé, c'est parce qu'on le hait :
 Voilà le seul témoin qui prouve son forfait ;
 Car la haine a souvent fait plus de faux coupables 1240
 Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables :
 Je dis plus ; et quand même il serait criminel,
 Faut-il comme Caton être toujours cruel ?
 Dans son sang le plus pur voulez-vous noyer Rome ?

Songez qu'un seul remords peut vous rendre un grand homme : 1245
La rigueur n'a jamais produit le repentir ;
Ce n'est qu'en pardonnant qu'on nous le fait sentir.
Rome n'est plus au temps qu'elle pouvait sans craindre
Immoler à la loi quiconque osait l'enfreindre :
D'ailleurs il est toujours imprudent de sévir, 1250
À moins qu'en sûreté l'on ne puisse punir.
De quatre légions qui campaient vers Préneste,
Celle de Manlius est la seule qui reste :
Quand le sénat devrait punir Catilina,
Êtes-vous assurés que quelqu'un l'osera ? 1255
S'il échappe à vos coups, redoutez sa vengeance,
Et des amis tout prêts d'embrasser sa défense :
À des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuissants décrets qu'il saurait éviter.
Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne, 1260
Et qu'à son repentir le sénat l'abandonne.

CATON

Si l'intérêt public décide de son sort,
Consul, qu'à l'instant même on lui donne la mort.

SCÈNE II

Catilina, et les acteurs précédents.

*(Catilina entre brusquement par le milieu du Sénat, qui se lève à son aspect.
Un moment après chacun reprend sa place.)*

CATILINA

La mort ! à ce décret je crois me reconnaître.

CATON

Tu le devrais du moins, puisqu'il regarde un traître.

1265

CATILINA

Je ne sais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre, ou de vous ou de moi :
Je la sauve, et Caton la perd par un faux zèle.

CICÉRON

Téméraire ! Au sénat quel ordre vous appelle ?

CATILINA

Et qui m'empêcherait, Seigneur, de m'y montrer ?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer ?
Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

1270

CICÉRON

Quoi ! Vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oser paraître en armes dans ces lieux !

CATILINA

Que mes armes, consul, ne blessent point vos yeux ;
Mais sur ce nouveau crime avant que de répondre,
Souffrez sur d'autres points que j'ose vous confondre :
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis ?
Quoiqu'à votre pouvoir vous ayez tout soumis,
J'espère cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'est en citoyen que je vais me défendre ;
J'abdique pour jamais le rang de sénateur.
Pardonnez, Cépion, Crassus, et vous, préteur ;

1275

1280

Antoine, à votre tour, souffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du sénat et de Rome : 1285
César ne paraît point, mais je vois Céthégus :
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus ;
Car entre nous et lui, grâce à son imprudence,
Le vertueux Caton met peu de différence.
Eh bien ! Pères conscrits, êtes-vous rassurés ? 1290
Vous voyez d'un coup d'oeil l'état des conjurés,
Leurs chefs et leurs soldats, cette nombreuse armée
Dont Rome en ce moment est si fort alarmée ;
Ces périls enfantés par les folles erreurs
D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs : 1295
C'est sur ce seul témoin qu'une beauté si chère
Me croit dans le dessein d'assassiner son père,
D'égorger le sénat ; et vous le croyez tous !
Malheureux que je suis d'être né parmi vous !
Sylla vous méprisait ; et moi, je vous déteste : 1300
De nos premiers tyrans vous n'êtes qu'un vil reste ;
Juges sans équité, magistrats sans pudeur,
Qui de vous commander voudrait se faire honneur ?
Et vous me soupçonnez d'aspirer à l'empire,
Inhumains, acharnés sur tout ce qui respire ; 1305
Qui depuis si longtemps tourmentez l'univers !
Je hais trop les tyrans pour vous donner des fers.

CATON

À quoi te servirait cette troupe cruelle
Que ton palais impur et vomit et recèle,
Qui le jour et la nuit semant partout l'effroi, 1310
Ministres odieux de tes fureurs...

CATILINA

Tais-toi.

Il est vrai qu'autrefois, plus jeune et plus sensible
 (Vous l'avez ignoré ce projet si terrible,
 Vous l'ignorez encor), je formai le dessein 1315
 De vous plonger à tous un poignard dans le sein :
 L'objet qui vous dérobe à ma juste colère
 Ne parlait point alors en faveur de son père ;
 Mais un autre penchant plus digne d'un romain
 M'arracha tout à coup le glaive de la main : 1320
 Je sentis malgré moi l'amour de la patrie
 S'armer pour des cruels indignes de la vie.
 Aujourd'hui, que tout doit rassurer les esprits,
 Une femme en fureur les trouble par ses cris ;
 À ses transports jaloux tout s'alarme, tout tremble, 1325
 Et c'est pour les servir que le sénat s'assemble !
 C'est sur ses vains rapports qu'un homme impétueux
 Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux ;
 Orgueilleux citoyen, dont l'austère sagesse
 Est moins principe en lui qu'un fruit de sa rudesse ; 1330
 Tyran républicain, qui, malgré sa vertu,
 Est le plus dangereux que Rome ait jamais eu :
 Par lui seul d'entre nous la concorde est bannie ;
 C'est lui qui, du sénat détruisant l'harmonie,
 Fomente la chaleur de nos divisions, 1335
 Et nous force d'avoir recours aux factions.
 Mais il veut gouverner ; eh bien ! Qu'il vous gouverne ;
 Qu'il triomphe à son gré d'un sénat subalterne,
 Qui, lâche déserteur de son autorité,
 N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité. 1340
 Et quel est aujourd'hui l'ordre de vos comices ?
 Le tumulte et l'effroi n'en sont que les prémices :
 De chaque élection le meurtre est le signal ;
 Vos préteurs égorgés au pied du tribunal,
 Un consul tout sanglant, mais trop juste victime 1345
 D'un peuple malheureux qu'à son tour il opprime :

Tous vos choix sont souillés par des assassinats ;
Ainsi furent nommés vos derniers magistrats ;
C'est ainsi qu'on élit ou que l'on sait exclure,
Et qu'on osa me faire une mortelle injure : 1350
Le plébéien s'élève, et le patricien
Se donne sans rougir un père plébéien ;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne
Vous laissez profaner la majesté romaine.
Le voilà ce sénat, ce protecteur des lois, 1355
Dont l'exemple aurait dû diriger tous les rois ;
Le voilà ce sénat qui fait trembler la terre,
Et qui dispute aux dieux le dépôt du tonnerre.
La justice, autrefois votre divinité,
Ne règne plus ici que pour l'impunité ; 1360
La décence, les lois, la liberté publique,
Tout est mort sous le joug d'un pouvoir tyrannique :
Caton est devenu notre législateur,
L'idole des romains...

CICÉRON

Et vous le destructeur, 1365
Traître. Si le sénat vous eût rendu justice,
Vos jours n'auraient été qu'un éternel supplice ;
Mais si je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braveriez plus la faiblesse des lois.

CATILINA

Eh bien ! Pour achever de confondre un coupable, 1370
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos soins pénétrants monument précieux,
Cet esclave qui peut me convaincre à vos yeux.
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie ?
Manlius aurait-il disposé de sa vie ? 1375

Car elle fut toujours l'âme de ses secrets.

CICÉRON

Laissons là Manlius ; parlons de vos projets :
On ne connaît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, séditieux, pour vous, pour vos complices ;
Vous êtes convaincu, le crime est avéré :
Déjà sur votre sort on a délibéré ;
Vos forfaits n'ont que trop lassé notre indulgence.

1380

(Montrant Cicéron.)

CATILINA

Je vais de ce discours réprimer l'insolence.
Vous pensez, je le vois, que, tremblant pour mes jours,
À des subtilités je veuille avoir recours :
Et qu'ai-je à redouter de votre jalousie ?
Ainsi ne croyez pas que je me justifie.
Imprudents ! Savez-vous, si j'élevais la voix,
Que je vous ferais tous égorger à la fois ?
Instruit de votre haine et de mon innocence,
Tout le peuple à grands cris m'excite à la vengeance ;
Mais je n'imité pas les fureurs de Caton,
Et je laisse la peur au sein de Cicéron.
Je n'aurais pour punir votre coupable audace
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace ;
Sans m'armer contre vous d'un secours étranger,
Me taire encore un jour suffit pour me venger.
Et vous me condamnez, insensés que vous êtes,
Moi qui retiens le fer suspendu sur vos têtes ;
Moi qui, sans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laisser agir Manlius et les dieux ;
Moi qui, pouvant me mettre à couvert de l'orage,

1385

1390

1395

1400

M'expose pour sauver un consul qui m'outrage !
 J'ai causé par malheur votre premier effroi ;
 Et dans tous les complots vous ne voyez que moi ; 1405
 Il en est cependant dont vous devez tout craindre.
 Que vous êtes aveugle, et que Rome est à plaindre !
 Laissons là Manlius, consul peu vigilant,
 Tandis que Rome touche à son dernier instant,
 Qu'au plus affreux danger le sénat est en proie, 1410
 Qu'on va faire de Rome une seconde Troie !
 Lorsque vous ne songez qu'à me faire périr,
 Ingrats, sur vos malheurs je me sens attendre :
 Je sens en ce moment l'amour de la patrie
 Reprendre dans mon coeur une nouvelle vie ; 1415
 Et votre aveuglement me fait trop de pitié
 Pour vous sacrifier à mon inimitié.

CICÉRON

Eh bien ! Rompez, Seigneur, un si cruel silence ;
 Punissez en romain l'ingrat qui vous offense :
 En faveur de vous-même osez tout oublier, 1420
 Et sauvez le sénat pour nous humilier.

CATILINA

Je n'ai point attendu l'instant du sacrifice
 Pour servir ce sénat qui m'envoie au supplice ;
 Depuis huit jours entiers j'assemble mes amis.
 Les voilà ces complots que je me suis permis ! 1425
 Mais, malgré tous les soins d'une âme généreuse,
 Ils m'ont fait soupçonner d'une trame honteuse.
 Armez sans différer, prévenez l'attentat,
 Si vous voulez sauver la ville et le sénat.
 Celui qui hors des murs commande vos cohortes, 1430
 Manlius, dès ce soir, doit attaquer vos portes.

CICÉRON

Manlius !

CATILINA

Oui, consul ; craignez qu'avant la nuit
 Aux dépens de vos jours on n'en soit trop instruit.
 Je vous ai déclaré le chef de l'entreprise ; 1435
 Veillez, ou de sa part craignez quelque surprise :
 Je n'ai pu découvrir le reste du parti.
 C'est à vous d'y penser ; vous êtes averti.
 Manlius vous trahit : c'était pour vous défendre
 Qu'en armes dans ces lieux j'étais venu me rendre, 1440
 Et non pour vous punir de m'avoir outragé ;
 En combattant pour vous je suis assez vengé.
 Vous pouvez désormais ou douter, ou me croire ;
 J'ai rempli mon devoir et satisfait ma gloire.
 Mes amis sont tout prêts, vous pouvez les armer ; 1445
 Leur qualité n'a rien qui vous doive alarmer,
 Vous les connaissez tous : songez au capitolé,
 Garnissez l'Aventin, les portes de Pouzole ;
 Il faut garder surtout le pont Sublicien,
 Le quartier de Caton, et veiller sur le mien ; 1450
 Car le plus grand effort de ce complot funeste
 Éclatera sans doute aux portes de Préneste,
 Et mon palais y touche ; on peut s'y soutenir ;
 Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
 Vous paraissez émus, et rougissez peut-être 1455
 D'avoir pu si longtemps me voir sans me connaître.
 Après tant de mépris, après tant de refus,
 Tant d'affronts si sanglants, dont vous êtes confus,
 Aurais-je triomphé de votre défiance ?
 Non, j'en ai fait souvent la triste expérience, 1460

On ne guérit jamais d'un violent soupçon ;
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poison,
Et dans tout intérêt la vertu la plus pure
Peut être quelquefois suspecte d'imposture :
Mais pour calmer les cours je sais un sûr moyen, 1465
Qui vous convaincra tous que je suis citoyen.
On connaît Cicéron, et sa vertu sublime
A su dans tous les temps lui gagner votre estime ;
Il en est digne aussi par sa fidélité :
Caton vous est connu par sa sévérité ; 1470
Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe,
Je vais dès ce moment sans amis, sans escorte,
Me mettre en leur pouvoir : choisissez l'un des deux,
Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux ;
Je veux que de mon sort on le laisse le maître, 1475
Qu'il me traite en héros, ou me punisse en traître :
Souffrez que sans tarder je remette en ses mains
Un homme la terreur ou l'espoir des romains.

CATON

Catilina, je crois que tu n'es point coupable ;
Mais, si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable ; 1480
Car je ne vois en toi que l'esprit et l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

CICÉRON

Catilina, daignez reprendre votre place ;
De vos soins par ma voix le sénat vous rend grâce :
Vous êtes généreux ; devenez aujourd'hui, 1485
Ainsi que notre espoir, notre plus ferme appui.
Nos injustes soupçons n'ont plus besoin d'otage ;
D'un homme tel que vous la gloire est le seul gage.
Vous, sénateurs, veillez à notre sûreté :

Il s'agit du sénat et de la liberté ;
 Courons sans différer où l'honneur nous appelle.
 Adieu, Catilina : j'attends de votre zèle
 Tous les secours qu'on doit attendre d'un grand coeur.
 Rome a besoin de vous et de votre valeur ;
 Combattez seulement, ma crainte est dissipée.

1490

1495

CATILINA (*à part, regardant sortir Cicéron*)

Va ; ma valeur bientôt sera mieux occupée ;
 Elle n'aspire plus qu'à te percer le sein.

SCÈNE III

Catilina, Céthégus.

CÉTHÉGUS

Catilina, dis-moi, quel est donc ton dessein ?
 D'où naît ce désespoir ? Éclaircis ma surprise.
 Après avoir formé la plus haute entreprise,
 Toi-même tu détruis de si nobles projets !
 Tu trahis Manlius, tes amis, tes secrets !

1500

CATILINA

Arrête, Céthégus ; tu me prends pour Tullie :
 Tes doutes ont blessé l'amitié qui nous lie ;
 Qu'entre nous désormais ils soient plus mesurés.
 Mais avant tout dis-moi l'état des conjurés,
 Et s'il en est quelqu'un qui tremble ou qui balance.

1505

CÉTHÉGUS

Aucun d'eux : nous pouvons agir en assurance.

Autour du vase affreux par moi-même rempli
Du sang de Nonius avec soin recueilli, 1510
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe :
Tous se sont abreuvés de cette horrible coupe ;
Et, se liant à toi par des serments divers,
Semblaient dans leurs transports défier les enfers.
De joie et de frayeur mon âme s'est émue. 1515
César, le seul César s'est soustrait à leur vue.

CATILINA

César n'a pas besoin de serments avec moi,
Et son ambition me répond de sa foi.
Pour toi, que de ma part rien ne devrait surprendre,
Qui sur un seul regard aurais dû mieux m'entendre, 1520
Apprends que Manlius voulait nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en était fait de nous.
Manlius autrefois soupira pour Fulvie ;
Corrompu par ses pleurs, ou par sa jalousie,
Le perfide courait nous vendre à Cicéron ; 1525
Mais d'un dessein si lâche informé par Césion,
Un instant m'a suffi pour prévenir le crime :
Ma main fumait encor du sang de la victime
Quand tu m'as vu paraître au milieu du sénat,
Qui pourra, s'il apprend ce nouvel attentat, 1530
Croire qu'en sa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que pour le gagner je l'ai défait d'un traître.
Au reste ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides esprits
Qu'il fallait exciter par de feintes alarmes, 1535
Si je veux les forcer de recourir aux armes,
Ne pouvant sans nous perdre armer un seul guerrier
Si le Sénat tremblant n'eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême,

De le voir pour ma gloire armé contre lui-même ! 1540
 Des postes différents faussement indiqués,
 Qui, selon mon rapport, pourraient être attaqués,
 Aucun ne me convient ; mais il faut par la ruse
 Disperser les soldats d'un sénat qu'elle abuse.
 Prends garde cependant qu'à des signes certains 1545
 On puisse distinguer nos soldats des romains.
 Le palais de Sylla, notre plus fort asile,
 Pourra seul plus d'un jour tenir contre la ville.
 Césion, de Manlius devenu successeur,
 Avec sa légion doit servir ma fureur. 1550
 Je ne crains que Rufus, préfet de six cohortes
 Pleines de vétérans qui défendent les portes :
 Rufus n'a de soutien ni d'ami que Caton,
 Et je n'ai convaincu ni lui ni Cicéron.
 Si Rufus, dont je crains le courage et l'adresse, 1555
 Pénètre les complots où Césion s'intéresse,
 Rufus tentera tout, la force ou les bienfaits,
 Pour regagner Césion, ou rompre ses projets :
 C'est l'unique moyen de tromper notre attente :
 Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante. 1560
 Les dangers que pour moi j'ai laissés entrevoir,
 Malgré tant d'ennemis, me flattent de l'espoir
 Qu'en des pièges nouveaux je pourrai les surprendre.
 Soit pour s'en emparer, ou soit pour le défendre,
 Autour de mon palais ils vont tous accourir ; 1565
 Que ce soit pour ma perte ou pour me secourir,
 Nos premiers sénateurs viendront le reconnaître ;
 Cicéron et Caton s'y trouveront peut-être.
 Que ce moment me tarde, et qu'il me serait doux
 De pouvoir d'un seul coup les sacrifier tous ! 1570
 Adieu, cher Céthégus : je vais revoir Tullie.

CÉTHÉGUS

C'est elle qui nous perd.

CATILINA

Crois-tu que je l'oublie ?
Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour
Aux plus noirs attentats ses soins et son amour : 1575
Va, ce n'est point à moi, dès qu'il s'agit d'offense,
Que l'on doive donner des leçons de vengeance ;
De ce soin sur mon coeur tu peux te reposer :
C'est aujourd'hui qu'il faut tout perdre et tout oser.
Je vais solliciter la défense des portes, 1580
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,
Sur le prétexte vain de quelque affreux projet
Dont je puis avoir seul pénétré le secret.
Ce n'est pas tout ; je veux par Tullie elle-même
M'assurer cet emploi, s'il est vrai qu'elle m'aime : 1585
Sur ce fatal décret je vais la prévenir ;
C'est de son amour seul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va disparaître :
Des postes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un esprit chancelant ; 1590
Prévenons les retours d'un conjuré tremblant,
Et de la même main songe à punir Fulvie
De ses forfaits nouveaux et de sa perfidie.
Plus de ménagements, de pitié, ni d'égards :
Le feu, le fer, le sang, voilà mes étendards. 1595

ACTE V

SCÈNE I

CICÉRON *(seul)*

Caton ne paraît point, et la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius, invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour ;
Et ce jour malheureux était le seul peut-être 1600
Qui pouvait me flatter de triompher d'un traître :
Plus sur son innocence il a cru m'abuser,
Plus mon coeur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie ;
C'est pour mieux m'éblouir qu'il nous le sacrifie. 1605
Trop heureux si je puis à mon tour lui cacher
Le péril du décret qu'il vient de m'arracher !
Mais nous sommes perdus si jamais il devine
Qu'en secret par Césion je trame sa ruine ;
Des pièges qu'on lui tend habile à se venger, 1610
Il en ferait sur moi retomber le danger.
Rufus m'assure en vain d'une longue défense,
Césion est désormais mon unique espérance.
Quelle honte pour vous, indomptables romains,
De n'avoir pour appui que de si faibles mains ! 1615
Ô toi, qu'en ses malheurs Rome toujours implore,
Et que sans te nommer en secret elle adore ;

Toi, qui devais un jour, couronnant ses exploits,
Soumettre à son pouvoir les peuples et les rois,
Daigne aujourd'hui du moins, favorable génie,
La sauver de l'opprobre et de la tyrannie.
Caton ne revient point ; je crains que son ardeur
Plus loin que je ne veux n'entraîne son grand coeur.

1620

SCENE II

Caton, Cicéron.

CICÉRON

Mais je le vois, c'est lui. Quoi ! Vous êtes en armes ?
Venez-vous redoubler, ou calmer nos alarmes ?

1625

CATON

Je voudrais vainement, dans ce désordre affreux,
Vous promettre, consul, quelque succès heureux :
Le destin du sénat est d'autant plus terrible
Que la main qui nous frappe est encore invisible ;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu longtemps
Sans pouvoir reconnaître un seul des combattants.
Nos soldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil garant de la victoire :
J'ai vu non sans frémir nos premiers vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs.
La nuit achèvera bientôt de tout confondre ;
Et Rufus de Césion n'ose plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous secourir,
Il ne nous restera que l'honneur de mourir :
Mais si nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente sur lui sera toujours trompée :

1630

1635

1640

Son lieutenant, nourri dans cet abus fatal,
 N'imitera que trop ce tiède général.
 Cependant il est temps que Pétréius arrive ;
 La chaleur du combat ne peut être plus vive. 1645
 Le fier Catilina, revêtu d'un emploi
 Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
 Sur le frivole espoir de pouvoir le surprendre
 Dans des pièges nouveaux que vous croyez lui tendre,
 L'adroit Catilina vous aura pénétré : 1650
 Aux portes de Préneste il ne s'est point montré ;
 L'intrépide Rufus, qui s'en est rendu maître,
 À ce poste du moins ne l'a point vu paraître ;
 Et je crains qu'il ne soit au palais de Sylla,
 Car j'en ai vu sortir Célius et Sura : 1655
 Pomponius, suivi d'une troupe fidèle,
 L'investit, et pour vous rien n'égale son zèle ;
 Il a fait mettre aux fers, sur l'avis de Césion,
 Plusieurs séditieux, les gaulois, et Sunnon.
 Soit haine, soit mépris, dessein, ou négligence, 1660
 L'indifférent Crassus garde un honteux silence.
 César se tait aussi ; quel qu'en soit le sujet,
 Rien n'est si dangereux que César qui se tait ;
 Cependant son palais, dans une paix profonde,
 Est, selon sa coutume, ouvert à tout le monde. 1665
 La moitié du sénat défend le champ de mars,
 Où le peuple en fureur accourt de toutes parts ;
 Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
 D'un champ couvert de morts, et souillé de carnage.
 Mais ce qui me surprend, c'est que Pomponius 1670
 M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICÉRON

Manlius ne vit plus.

CATON

Dieux ! Quel bonheur extrême !
Qui l'a donc immolé ?

CICÉRON

Catilina lui-même.

1675

CATON

Consul, vous m'alarmez ; et je crains que Césion
N'abuse comme vous d'un injuste soupçon.
Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICÉRON

Caton, écoutez moins cette rare candeur.
Eh ! Qui de tant de maux pourrait être l'auteur ?
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire ?
À de fausses lueurs vous laissez-vous séduire ?
Que Manlius soit mort, qu'il l'ait sacrifié,
C'est prouver seulement qu'il s'en est défié :
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître,
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux dieux que, moins lent à punir ses forfaits,
Du chef des conjurés Césion nous eût défaits !
Si de quelque succès son audace est suivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que sa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus ?
Bientôt jusque sur vous leur fureur va s'étendre.
Mais c'est trop s'arrêter.

1680

1685

1690

1695

CATON

Consul, daignez attendre :
Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux
Vous osiez exposer des jours si précieux ;
C'est votre ami, c'est moi qui vous en sollicite :
De chevaliers romains une troupe d'élite
Par mon ordre bientôt va se rejoindre à nous ;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.

1700

SCÈNE III

Cicéron, Caton, Lucius.

CATON

Mais je vois Lucius ; que vient-il nous apprendre ?

LUCIUS

Qu'à l'instant près de vous Pétréius va se rendre ;
J'entends déjà son nom voler de toutes parts,
Et déjà ses soldats ont bordé les remparts :
Sans le secours heureux que le ciel nous envoie
Aux plus cruelles mains Rome allait être en proie.
Nous avons vu trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du palais de Sylla,
Renverser, foudroyer nos plus fermes cohortes ;
Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes :
Je l'ai vu presque seul se mêler parmi nous ;
J'ai vu Césion lui-même expirer sous ses coups ;
De qui l'ose attaquer la ruine est certaine,
Et Rufus contre lui ne se soutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

1705

1710

1715

CATON

Je vois nos chevaliers ; il est temps de partir.

SCÈNE IV

Cicéron, Caton, Tullie.

TULLIE

Seigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
Au soldat furieux laisse à peine un passage ?

1720

CICÉRON

Rassurez-vous, ma fille, et restez en ces lieux ;
Bientôt nous reviendrons y rendre grâce aux dieux :
Ce temple en attendant vous servira d'asile ;
Que sur Rome et sur moi votre coeur soit tranquille.

SCÈNE V

TULLIE

Espoir des malheureux, dieux, soyez mon recours !
Hélas ! C'est de vous seuls que j'attends du secours.
À quel excès de maux me voilà parvenue !
On me fuit, on se tait : ô soupçon qui me tue !
Que je plains les malheurs de ce fatal décret,
Que mon père a paru m'accorder à regret !
Loin d'oser sur ce choix lui faire violence,
Ne devais-je pas mieux pénétrer son silence ?
J'entends avec fureur nommer Catilina ;
On dit qu'il se retranche au palais de Sylla,

1725

1730

Tandis qu'en d'autres lieux il aurait dû paraître. 1735
 Est-ce là, s'il m'aimait, que l'ingrat devrait être ?
 Peut-il m'abandonner en cette extrémité ?
 Quel usage fait-il de sa fidélité ?
 Aucun de ses amis n'accourt pour ma défense ;
 Et tous, jusqu'à Probus, évitent ma présence. 1740
 D'un funeste décret n'aurais-je armé sa main
 Que pour voir immoler jusqu'au dernier romain ?
 Cruel Catilina, soit perfide ou fidèle,
 Que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle !
 Que dis-je ? Et Manlius qu'il a sacrifié 1745
 Ne l'a-t-il pas déjà plus que justifié ?
 Ne l'aimerai-je donc que pour lui faire outrage ?
 Dieux, éloignez de moi cet horrible nuage.
 On vient : c'est lui. Je sens redoubler mon effroi.

SCÈNE VI

Catilina, sans épée, un poignard à la main ; Tullie.

TULLIE

Seigneur, en quel état vous offrez-vous à moi ? 1750
 Quoi ! Tout couvert de sang ! Quel désordre effroyable !
 À qui réservez-vous ce fer impitoyable ?
 Que vois-je ?

CATILINA

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
 Honteux de vivre encore, ou d'avoir tant vécu. 1755
 Dieux, qui m'abandonnez à mon sort déplorable,
 Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
 En vain, pour le chercher, j'échappe à mille bras,

Le lâche à ma fureur ne s'exposera pas.
Tandis qu'au désespoir tout mon coeur est en proie,
Mes cruels ennemis se livrent à la joie.
Ce fer, que je gardais pour leur percer le flanc,
Ne sera plus souillé que de mon propre sang.

1760

(À Catilina.)

TULLIE (à part)

Fatale vérité, que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue !
Écoutez-moi, Seigneur, et reprenez vos sens.
Qui peut vous arracher ces terribles accents ?
Si vous êtes vaincu, mon père est donc sans vie ?

1765

CATILINA

Eh ! Sait-il seulement qu'on meurt pour la patrie ?
Ce n'est pas vous, c'est lui que je cherche en ces lieux ;
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux ! Après tant d'exploits dignes de mon courage,
Il ne me restera qu'une inutile rage !
Ah ! Si j'eusse manqué de prudence ou de coeur,
Je pourrais au destin pardonner mon malheur ;
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible !
Et que fallait-il donc pour me rendre invincible ?
Intrépides amis, dignes d'un sort plus doux,
Vous êtes morts pour moi, j'ose vivre après vous !
Quoi ! Sylla presque seul, plus heureux que grand homme,
N'eut besoin que d'un jour pour triompher de Rome ;
Et moi, triste jouet du perfide Césion,
Je suis vaincu deux fois, et par toi, Cicéron !
Quoi ! Dans le même instant qu'il faut que Rome tombe,
C'est toi qui la soutiens, et c'est moi qui succombe !

1770

1775

1780

1785

Mon génie, accablé par ce vil plébéen,
 Sera donc à jamais la victime du sien ?
 Après m'avoir ravi la dignité suprême,
 Ce timide mortel triomphe de moi-même !
 Fortune des héros, ce n'est pas sur les cours 1790
 Que l'on te vit toujours mesurer tes faveurs.
 Que l'on doit mépriser les lauriers que tu donnes,
 Puisque c'est Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes !
 Ô de mon désespoir vil et faible instrument,
 Tu me restes donc seul dans ce fatal moment ! 1795
 Mes généreux amis sont morts pour ma défense ;
 Et, pour comble d'horreurs, je mourrai sans vengeance !
 Dieux cruels, inventez quelque supplice affreux,
 Qui puisse être pour moi plus triste et plus honteux !

TULLIE

Malheureux ! Que dis-tu ? Quand la mort t'environne,
 Ton coeur respire encor le fiel qui l'empoisonne,
 Et gémit de laisser des crimes imparfaits ! 1800

CATILINA

Qu'entends-je ? On m'ose ici reprocher des forfaits !
 Coeur faible, qui, rampant sous de lâches maximes,
 Croyez l'ambition une source de crimes, 1805
 Vaine erreur qu'un grand coeur sut toujours dédaigner,
 Apprenez que le mien était fait pour régner.
 Rome esclave, sans frein, avait besoin d'un maître :
 J'ai voulu lui donner le seul digne de l'être ;
 C'est moi. Si vous osez condamner ce projet, 1810
 Vous ne méritez pas d'en devenir l'objet.
 N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'empire,
 Que j'eusse de Caton consulté le délire ;
 Ou que, faisant un choix plus conforme à vos vœux,

J'eusse, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au dieu que le sénat révère,
Lui dont la seule gloire est d'être votre père ?

1815

TULLIE

Songez qu'il est du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA

Voilà celui qui doit décider de leur cours.
Tout vaincu que je suis, craignez de voir paraître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

1820

TULLIE

Écoutez-moi, cruel, avant que la fureur
Achève d'aveugler votre indomptable cœur :
Les moments nous sont chers ; et celui-ci, peut-être,
Va flétrir sur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor si, dans les champs où préside l'honneur,
Où le vaincu souvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyais chercher une sorte de gloire,
Je pourrais, sans rougir, chérir votre mémoire :
Mais se donner la mort pour de honteux complots,
Est-ce donc là mourir de la mort des héros ?
Je devrais vous haïr ; mais votre mort prochaine
Éteint tout sentiment de vengeance et de haine.
Mon cœur, de ses devoirs autrefois si jaloux,
Qui, malgré tout l'amour dont il brûlait pour vous,
Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne sait plus aujourd'hui que pleurer sa victime.
Barbare, si jamais vous fûtes mon amour,
Si la mort vous paraît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel : c'est moi-même ;

1825

1830

1835

1840

C'est une amante en pleurs, qui vous perd et vous aime ;
C'est ma douleur, qui va me conduire au tombeau.
Voulez-vous, en mourant, devenir mon bourreau ?
Reconnaissez ma voix ; c'est la fière Tullie,
Que l'amour vous ramène et vous réconcilie, 1845
Qui veut vous arracher à votre désespoir,
Et qui ne rougit plus de trahir son devoir.
Songez, Catilina, que Rome est votre mère ;
Qu'à vous, plus qu'à tout autre, elle doit être chère.
Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers 1850
Un peuple à qui les dieux ont soumis l'univers.
Pour sauver votre honneur, n'employez d'autres armes
Qu'un retour vertueux, vos remords, et mes larmes :
Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre sang, ni du sang des romains. 1855
Je vais vous dérober au coup qui vous menace ;
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grâce.

CATILINA

Ma grâce est dans mes mains, coeur indigne du mien.
Cicéron vous a-t-il déjà transmis le sien ?
Moi, fléchir ! Moi, prier ! Moi, demander la vie ! 1860
L'accepter, ce serait me couvrir d'infamie.

TULLIE

Eh bien ! Cruel, méprise un pardon généreux,
J'y consens ; mais du moins, dans ton sort malheureux,
De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA

M'y pourriez-vous cacher ma honte et ma défaite ? 1865
C'est là le trait cruel qui déchire mon coeur.

Ah ! S'il vous touche encor, respectez mon malheur.
Si de vous obéir ce coeur était capable,
J'aurais trop mérité le destin qui m'accable.
Dans l'état où je suis, loin de vous attendrir, 1870
C'est vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuse.
Cachez à mes regards cette douleur honteuse.
Que craignez-vous ? Ma mort ? La mort n'est qu'un instant
Que le grand coeur défie, et que le lâche attend. 1875
Vous m'indignez : je sens que ma raison s'égare.

TULLIE

Frappe ; mais, malgré toi, tu me suivras, barbare.
Ne crois pas m'effrayer par tes emportements ;
Je ne me connais plus dans ces affreux moments.
Quoi ! C'est Catilina qui manque de constance ! 1880
Malheureux ! Qu'attends-tu, sans armes, sans défense ?
Le sénat va bientôt revenir en ces lieux ;
Veux-tu que je te voie égorger à mes yeux ?
Ingrat, suis-moi ; du moins, une fois en ta vie,
Reconnais, par pitié, l'empire de Tullie. 1885
Tu n'as que trop bravé sa tendresse et ses pleurs ;
Prête-moi ce poignard.

CATILINA *(se perce, et donne le poignard à Tullie)*

Le voilà.

TULLIE

Je me meurs !

CATILINA

Tout est fini pour moi : mais, si je perds la vie,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Séchez vos pleurs, Tullie ; et que prétendez-vous
D'un coeur dont la mort seule éteindra le courroux ?
Étouffez des regrets que ma fierté dédaigne ;
C'est de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.

1890

1895

SCÈNE VII

Catilina, Tullie, Lentulus, Céthégus, les licteurs.

CATILINA (*voyant arriver les conjurés qu'on mène au supplice*)

Voici le dernier coup que me gardait le sort.

CÉTHÉGUS (*en passant*)

Adieu, Catilina ; nous allons à la mort.

CATILINA

Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurais dû verser pour vous défendre.

SCÈNE VIII

Cicéron, Caton, Tullie, Catilina, les licteurs.

(À Cicéron.)

(À Caton.)

(Il fait un mouvement pour se lever.)

CATILINA (*voyant paraître Cicéron et Caton*)

Il ne me restait plus, pour comble de douleur, 1900
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.
Approche, plébéien ; viens voir mourir un homme
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome.
Et toi, dont la vertu ressemble à la fureur,
Au gré de mes désirs tu feras son malheur. 1905
Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,
Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne !
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point changé.
Ô César ! Si tu vis, je suis assez vengé.